

2. SUR L'HYPOTHÈSE PARTICULIÈRE DE LA DOUBLE TRADUCTION

A

Bon nombre d'exégètes se sont attachés à montrer que le texte grec de nos Synoptiques présente les traces multiples d'un arrière-fond sémitique¹ dont ils seraient la traduction. En particulier, on a relevé entre Mt et Lc tout un lot de divergences ponctuelles qui s'expliquent au mieux si on reconnaît dans leurs mots ou expressions deux traductions différentes d'un même mot ou expression araméen².

Je pense qu'on peut considérer le fait comme acquis. Mais, pour en tirer toutes les conséquences dont il est porteur, quant à la préhistoire de nos écrits et quant à la répartition précise des couches rédactionnelles dans tel ou tel morceau, il faut ajouter une considération qui n'a sans doute pas été assez mise en lumière, à savoir que, à côté des passages "à double traduction" bien établie, il en existe en Mt et Lc un bon nombre d'autres où une double traduction, non seulement n'est suggérée par aucun indice, mais est au contraire complètement exclue. Leur texte grec est quasi identique des deux côtés, différant au plus par quelques traits d'importance minime³ ; de plus, il s'agit alors le plus souvent d'une prose grecque sensiblement plus cultivée, plus écrite, que celle du reste des Synoptiques. En fait, il est clair que de tels morceaux montrent à cru les deux rédacteurs recopiant quasi servilement une même source grecque⁴.

Cette observation invite à ne pas se contenter de traiter la question en bloc, mais à opérer avec soin un partage entre les deux types de morceaux, et à raisonner sur ce partage. Pour alléger l'exposé, j'adopterai le sigle Gr pour tout ce qui concerne les morceaux "à source grecque" et le sigle Sm (de "sémitique", afin d'écarter la question : araméen ou hébreu ?) pour tout ce qui concerne les morceaux "à double traduction".

On constatera que la question d'une éventuelle "source grecque" appelle impérativement une réponse positive pour de nombreux morceaux de la "tradition double", mais se pose, dans la "tradition triple", sous un aspect tout différent.

¹ Araméen ou hébreu, la question est âprement disputée, mais elle n'entre pas dans ma problématique. Qu'il soit donc entendu que, quand je dirai "araméen", il faut toujours sous-entendre : "ou peut-être hébreu".

² Voir, par exemple, dans J. Jeremias, "Les Parables de Jésus", passim, dans Cl. Tresmontant, "Le Christ hébreu", pp. 154ss, dans les travaux de Ph. Rolland, passim, etc. etc. Un excellent exemple du phénomène est celui des derniers mots de la dernière Béatitude : *tous pro humôn* (Mt) contre *hoi pateres autôn* (Lc), où l'araméen devait dire tout simplement : *ceux d'avant*, sans indiquer si cela venait préciser le sujet (c'est-à-dire ceux qui *persécutent*) ou le complément (c'est-à-dire les *prophètes*).

³ Je n'ai pu en repérer que deux, d'ailleurs très brefs, où il n'y ait pas la plus petite différence (dans l'édition dont je me sers...) : "Demandez, vous recevrez..." (Mt 7 7-8=Lc 11 9-10) et : "Qui n'est pas pour moi est contre moi..." (Mt 9 30=Lc 11 23).

⁴ Supposer qu'ils se sont copiés l'un l'autre poserait des problèmes insolubles.

B

Un des intérêts majeurs des textes “à source grecque” réside dans les différences de détail qu’ils contiennent, malgré tout, entre Mt et Lc.

Celles-ci, dans un tel contexte, ne peuvent provenir que de corrections exécutées par l’un ou l’autre des rédacteurs (ou, pourquoi pas? les deux). Cela donne à réfléchir : s’ils se sont permis de retoucher ainsi plus ou moins hardiment une source grecque “bien écrite”, ils ont bien dû agir avec encore plus de liberté lorsqu’ils travaillaient sur une traduction de l’araméen, souvent gauche ou peu claire. De là un problème délicat. En effet, si, dans la source grecque recopiée quasi servilement, la délimitation des corrections rédactionnelles est parfaitement obvie, elle ne l’est pas du tout dans les autres cas. Il est alors impossible de porter d’emblée un diagnostic sur chacune des différences ponctuelles entre Mt et Lc : provient-elle de la double traduction (en amont) ou d’une correction rédactionnelle (en aval) ?

L’hypothèse d’une correction est plus économique, dans l’abstrait, en ce qu’elle ne postule aucun intermédiaire entre la source et notre texte ; mais, dans le cas des Synoptiques, où l’existence d’une double traduction est assurée au préalable, cet argument est sans poids réel et ne saurait, à la rigueur, être invoqué qu’en l’absence de tout autre.

La question devra être abordée au coup par coup lorsqu’on essayera de tracer avec précision les couches rédactionnelles d’un morceau donné. Mais, à titre préalable, on peut se demander d’une manière tout à fait générale s’il n’y aurait pas des indices susceptibles de trahir dès l’abord, soit une correction, soit une double traduction. Sans prétendre épuiser la matière, je vais proposer quelques suggestions sur ces deux points.

C

Pour commencer par les corrections, je partirai d’un exemple, pris parmi les textes Gr : la prédication du Baptiste, dès le début de la partie parallèle des deux Evangiles (Mt 3 7-10//Lc 3 7b-9).

Sur soixante-deux mots de Mt, les seuls qui s’écartent de Lc sont : *karpon axion* (contre *karpous axious*), *mê doxête legein* (contre *mê arxêsthe legein*), et *êdê de* (contre *êdê de kai*).

Cela révèle, d’entrée de jeu, deux types différents de corrections qu’on peut imputer à nos Evangélistes⁵ :

- celles qui manifestent une volonté d’améliorer positivement le texte (je pense que le *mê doxête legein* conservé sans gêne par Matthieu a paru à Luc, non sans raison, obscur ou impropre, et qu’il l’a corrigé aux moindres frais, en remplaçant *doxête* par un *arxêsthe* totalement anodin),
- celles, tout aussi plausibles psychologiquement, qui portent au contraire sur un détail sans aucune portée, que le transmetteur ne se sera pas cru tenu de reproduire avec une exactitude scrupuleuse (ainsi pour le singulier ou le pluriel des *fruits*, sans que rien permette de supputer lequel était l’original),
- quant au *kai*, je dirai, sans être trop sûr de moi, que c’est probablement Matthieu qui l’a supprimé, car il est superflu, et je ne vois pas pour quelle raison Luc l’aurait ajouté...

La question des indices trahissant une correction se subdivise donc en deux, selon qu’on pense aux corrections “améliorantes” ou aux corrections qu’on peut appeler conventionnellement “insignifiantes”.

Pour les premières, il n’est peut-être pas interdit d’en tenter a priori une typologie.

⁵ Je ne parle pas des simples inadvertances ; on sait le rôle énorme qu’elles jouent souvent dans la transmission orale ; elles sont plus improbables dans une transmission écrite soignée, mais ne peuvent être tout de même entièrement exclues.

Quelles sont donc les intentions qui peuvent amener un transmetteur à corriger délibérément le texte qu'il est en train de transmettre ? Je ne sais si on s'est jamais attaché à les recenser dans un tableau systématique. A première vue, je les verrais se répartir en trois catégories :

- la volonté de modifier (subrepticement !) le contenu du texte ; on trouve ainsi dans l'Évangile de Thomas de nombreux dits de Jésus "corrigés" sans scrupule dans un sens gnostique ;
- le souci d'éliminer un défaut de forme, quant à la correction de la syntaxe, à la pureté ou à la propriété du vocabulaire, à la clarté du style ; on en a d'innombrables exemples quasi évidents en Mt et Lc, quand on compare leur rédaction à celle de Marc, qui n'a pas, quant à lui, de préoccupation de cet ordre et qui, par conséquent, recopie sans états d'âme la source commune ;
- le désir de créer un effet littéraire, par exemple une symétrie plus rigoureuse (c'est fréquent chez Matthieu), un écho renvoyant à un autre passage pour former une inclusion ou marquer un "grand rythme", etc. etc.

Tout cela est à peser rédacteur par rédacteur, car les goûts, les principes et les techniques diffèrent grandement de l'un à l'autre.

Quant aux corrections "insignifiantes", je ne vois qu'un seul motif qui permette parfois de les supposer avec quelque assurance, à savoir les habitudes stylistiques, voire les tics, des divers rédacteurs. C'est là un domaine qui a été très fouillé. Mais peut-être n'a-t-on pas accordé assez d'attention au cas privilégié que constituent les corrections, et tout particulièrement les plus reconnaissables d'entre elles, c'est-à-dire celles qui se détachent sur le fond des morceaux Gr. Je pense qu'elles mériteraient une étude systématique ; mais je ne peux me lancer pour le moment dans cette vaste entreprise.

Il reste donc beaucoup de travail à faire sur les techniques de correction appliquées par Matthieu et Luc. Mais il est clair d'emblée qu'ils étaient aussi capables l'un que l'autre d'ajouter ou de supprimer un article⁶, d'intervertir deux mots⁷, de remplacer dans un récit un aoriste par un présent de narration ou un imparfait, ou inversement⁸, d'ajouter ou de supprimer un mot inutile⁹, et ainsi de suite.

L'existence incontestable chez l'un comme chez l'autre de telles corrections "insignifiantes" entraîne au minimum cette conséquence que, pour expliquer une différence entre leurs versions, l'absence d'une intention "améliorante" claire ne suffit pas à exclure l'hypothèse d'une correction, donc à imposer celle, plus coûteuse en soi, d'une double traduction.

D

Cela fait surgir en contrepartie notre deuxième question, encore beaucoup moins explorée, me semble-t-il : ne disposerions-nous pas pour repérer le phénomène de "double traduction" de certains signes, à la fois plus positifs que la non-évidence d'une correction, et plus généraux, plus étalés, donc moins aléatoires, que celui des mots et locutions isolés dont je parlais en commençant ? Ici encore, je partirai d'exemples.

Premier exemple : dans le dit qui commande de "tendre l'autre joue" (Lc 6 29=Mt 5 39b-40), on lit :

- *tôï tuptonti se* (Lc) contre *hostis se rapizeï* repris par *autôï* (Mt),
- *epi tèn siagona* (Lc) contre *eis tèn dexian siagona sou* (Mt),
- *parekhe* (Lc) contre *strepson autôï* (Mt),

⁶ Ex. : *ek perisseumatōs kardias* (Lc 6 45) / *ek tou perisseumatōs tēs kardias* (Mt 12 34).

⁷ Ex : *onta sēmeron* (Lc 12 28) / *sēmeron onta* (Mt 6 30).

⁸ Ex : *eipen...eipen* (Lc 4 5.8) / *eipen...legei* (Mt 4 9.10).

⁹ P. ex. *apokritheis* devant *legei*, ou *pros autous* après, passim.

- *apo tou airontos sou to himation* (Lc) contre *tôi thelonti...ton khitôna sou labein* (Mt),
- *kai ton khitôna mê kôlusêis* (Lc) contre *aphes autôi kai to himation* (Mt)¹⁰.

Deuxième exemple : dans le dit des “fardeaux intransportables” (Lc 11 46=Mt 23 4), l’opposition entre les verbes à la deuxième personne (Lc) et à la troisième (Mt) trahit bel et bien une correction intentionnelle ; mais on lit d’autre part :

- *phortizete tous anthrôpous* (Lc) contre *epitheasin epi tous ômous tôn anthrôpon* (Mt),
- *phortia dusbastakta* (Lc) contre *phortia barea* (Mt),
- *kai autoi* (Lc) contre *autoi de* (Mt),
- *heni tôn daktulôn* (Lc) contre *tôi daktulôi autôn* (Mt),
- *ou prosprouete tois phortiois* (Lc) contre *ou thelousin kinêsai auta* (Mt).

De tels tableaux me paraissent irrésistibles, et je ne vois vraiment pas comment on peut, autrement que par l’hypothèse de la double traduction, expliquer à la fois :

- l’équivalence parfaite des contenus, incise après incise,
- la différence constante et profonde des formes verbales (sans commune mesure avec la différence *karpon/karpous* relevée dans un texte Gr).

C’est dans la conjonction de ces deux traits que je propose de voir la note distinctive des passages Sm.

Elle est certes moins évidente que la complète similitude verbale des passages Gr. Et je dois avouer, pour être honnête, qu’elle n’est pas partout aussi indiscutable que dans les exemples cités à l’instant. Mais, une fois qu’on s’est familiarisé avec le phénomène, on le subodore avec une bonne dose de probabilité, même quand il faut supposer conjointement des corrections rédactionnelles.

Exemple : en Lc 10 5-6=Mt 10 12-13, il paraît certain que c’est Luc qui a voulu préciser de sa main l’énoncé de la *salutation* à prononcer (*prôton legete : eirênê tôi oikôi toutôi*), car, avec le simple *aspasasthe autên* de Mt, supposé originel, on a peine à comprendre d’où sort le *hê eirênê humôn* de la phrase suivante. De même, et dans la foulée, Luc aura remplacé l’idée assez obscure que *la maison doit être digne*, par : *S’il y a là un huïos eirênês*, qui donne une forte cohésion à l’ensemble.

En revanche, on n’hésitera pas à mettre au compte d’une double traduction :

- *eis hên an elthête oikian* (Lc) face à : *eiserkhomenoi eis tèn oikian* (Mt),
- *epanapaêsetai ep’auton* (Lc) face à : *elthatô...ep’autên* (Mt) et la place différente dans les deux versions des mots : *hê eirênê humôn*,
- *ei de mê ge* (Lc) face à : *ean de mê êi (axia)* (Mt),
- *eph’humas anakampsei* (Lc) face à : *pros humas epistraphêtô* (Mt).

E

Un cas particulier intéressant est celui où, dans une même péricope commune à Mt et Lc, se juxtaposent des passages Gr et des passages Sm, et même des passages ne portant aucune trace de source commune.

Ce phénomène prend, autant que j’aie pu le détecter, deux formes bien typées.

a) Dans l’une, un morceau commun, bref, voire elliptique et énigmatique, est mêlé à (ou simplement suivi de) quelque chose de nettement différent chez les deux Évangélistes.

¹⁰ On remarquera l’amusant chassé-croisé entre *khitôn* et *himation*. Faut-il voir dans ce couple la traduction (avec inversion) d’un couple araméen ? ou y a-t-il eu accident dans la rédaction ou la transmission ? Je ne vois en tout cas aucune raison de soupçonner, d’un côté ou de l’autre, une correction délibérée.

L'explication, simple et vraisemblable, est que les rédacteurs se sont crus obligés d'explicitier et d'élucider le fragment originel, mais l'ont fait chacun à sa façon.

Exemple : l'apostrophe terrible : *Vous ressemblez à des tombeaux* (Lc 11 44a = Mt 23 27a) porte bien les marques du type Sm ; voir :

- *este hôs* (Lc) face à : *paromoiazete* (Mt),

- *mnêmeia* (Lc) face à *taphois* (Mt).

Mais, pour Luc, il s'agit de *tombeaux* sur lesquels on marche *sans s'en apercevoir* (et c'est pourquoi il les a qualifiés d'*invisibles*, *adêla*, ce qui est proche du pléonasme) ; pour Matthieu, ces *tombeaux*, loin d'être invisibles, sont tout au contraire *blanchis*, et même *pimpants*, *hôraioi*, et ce qui est stigmatisé, c'est le contraste entre cet aspect attirant et le contenu répugnant.

Il est rare, je dois le dire, que les interprétations divergentes incorporées au texte soient aussi contradictoires et se signalent, par conséquent, de façon aussi crue ! Mais, alertés par un exemple comme celui-là, nous garderons ce schéma présent à l'esprit, et il nous servira à débrouiller un certain nombre de cas moins flagrants.

Ainsi, en Mt 10 28=Lc 12 4, la phrase initiale commune : *Ne craignez pas ceux qui tuent le corps* (qui est, cette fois, typiquement Gr, avec notamment la tournure *phobeisthai apo*, sans autre exemple dans les Synoptiques) reste, pour ainsi dire, en suspens. Luc l'éclaire par l'antithèse : *et après cela ne peuvent rien faire de plus*, mais Matthieu par cette autre antithèse : *et ne peuvent tuer l'âme* ; et la divergence de ces deux options interprétatives se confirme dans la suite du verset, où l'idée de *craindre celui qui peut jeter dans la géhenne* est commune, mais où Luc insiste sur les verbes : *après avoir tué ne peuvent pas jeter ...*, tandis que Matthieu insiste sur son couple *âme et corps*, et, pour centrer davantage l'attention sur cette antithèse-là, va jusqu'à effacer celle des deux verbes, en remplaçant *jeter* par *perdre*, *apolesai*, qui est une quasi reprise de *apokteinaï*.

Dernier exemple, particulièrement intéressant en ce qu'il est inexplicable à moins de supposer une source grecque. En Mt 10 27, nous lisons : *ho legô humin en têi skotiâi eipate en tôi phôtî*, mais en Lc 12 3 : *hosa en têi skotiâi eipate en tôi phôtî akousthêsetai*. Le noyau commun : *ho* (ou *hosa*) *en têi skotiâi eipate en tôi phôtî* a toute l'allure de ces phrases elliptiques qui appelaient invinciblement l'addition explicative ; que Matthieu ait pu ajouter en tête : *(ho) legô humin* et Luc, en queue, *akousthêsetai*, c'est, si j'ose dire la règle du jeu ; mais que, ce faisant, ils aient compris *eipate*, d'un côté comme un impératif (Mt) et de l'autre comme un indicatif (Lc) cela n'était possible que grâce à l'homonymie des deux formes en grec (et, ajoutons-le, à l'absence de toute ponctuation à cette époque).

b) L'autre cas de figure est celui de certaines paroles (parfois en dialogue) qui présentent tous les caractères Gr, mais qui sont, ou bien introduites par un fragment narratif dont les deux versions diffèrent sensiblement, ou bien encastrées dans un morceau long nettement Sm¹¹.

Pour les premières, toutes de la tradition "double", on peut citer, par exemple, la prédication morale du Baptiste, déjà citée plus haut, le dialogue de Jésus avec le centurion (Mt 8 5-10=Lc 7 1b-2.6-9), ou même, deux fois coup sur coup, les réponses de Jésus à deux candidats-disciples (Mt 8 19-22=Lc 9 57-60a). L'explication est alors la même que ci-dessus : les rédacteurs ont ajouté lce qu'ils ont cru nécessaire chacun de son côté. Mais le motif qui a appelé l'addition clarifiante est autre : il ne réside plus dans le caractère intrinsèquement et volontairement incomplet, donc énigmatique, de la parole qui constitue la partie commune, mais

¹¹ Il est notable que la configuration inverse (récit identique et paroles diversifiées) ne se rencontre jamais, à ma connaissance. C'est le signe peu équivoque que, dans la transmission de la tradition évangélique, les paroles, et tout spécialement celles de Jésus, étaient senties comme plus intangibles que les éléments narratifs. Cela n'a d'ailleurs rien de bien étonnant.

dans le besoin qu'on éprouvait de situer cette parole, quant à son locuteur et à ses circonstances. On en déduira que, dans la source Gr, une parole citée n'était pas toujours située ; cela en dit long sur la nature de cette source, et ce sera à retenir.

Quant aux paroles à allure Gr insérées dans un contexte Sm, il y en a, dans la tradition "triple", près d'une quarantaine, ce qui réclame évidemment une explication globale.

En fait, ce sont toutes des paroles de Jésus, presque toujours brèves mais d'un grand poids ; voir : *Quel est le plus facile, de dire : Tes péchés sont renvoyés, ou de dire : Lève-toi, prends sur toi ta civière et marche ?* (Mc 2 9) - *Le Fils de l'Homme est seigneur du sabbat* (Mc 2 28) - *Donnez-leur à manger vous-mêmes !* (Mc 6 37) - *O génération sceptique ! Jusqu'à quand serai-je parmi vous ? Jusqu'à quand vous supporterai-je ?* (Mc 9 19) - *Laissez les gamins venir à moi ! Ne les empêchez pas ! C'est pour ceux qui leur ressemblent qu'est le Royaume de Dieu.* (Mc 10 14) - *Vous serez haïs de tous à cause de mon nom.* (Mc 13 13), etc. etc. Il est tout à fait vraisemblable que de telles paroles aient été mémorisées en grec bien avant la mise par écrit des Évangiles, et cela nous dispense d'échafauder des hypothèses compliquées. N'importe quel traducteur de la source Sm en grec, lorsqu'il tombait sur une de ces paroles, ne pouvait que reprendre à son compte la formulation déjà entrée dans le patrimoine commun.